

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 5 (1909-1910)

Artikel: La "Suisse actuelle" et la "Suisse de demain"
Autor: Reynold, G. de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-750870>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA „SUISSE ACTUELLE“ ET LA „SUISSE DE DEMAIN“¹⁾

Mon ami Ramuz, mon ami Ramuz, que vous écrivez de façon plaisante, et combien vous avez raison! Vous, et M. Mentha aussi, qui est un „honnête homme“, et M. Bovet: tout ce monde qui proteste a raison. Mais je n'aime pas la mauvaise humeur chronique; bougonner, et discuter, tout cela est combien stérile! Il y a mieux à faire: il faut agir.

Sans doute, on a gâté la Suisse, on a fait de Lausanne un lieu désolant, moins par sa laideur (qui est relative) que par son incohérence: on ne sait plus où l'on est. Mais lever les bras au ciel, ou gémir, ou hocher la tête ne sert absolument à rien. Au contraire: on irrite les gens davantage encore, et l'on s'aliène peut-être des bonnes volontés qu'avec un peu de douceur et un peu d'enseignement il serait facile de gagner.

M. Mentha nous dit que „la littérature n'est pas une raison suffisante de vivre“: c'est là un préjugé huguenot ou janséniste. La littérature et l'art sont, au contraire, des activités nobles; et, s'ils n'ont point suffi au scrupuleux Racine et à Bossuet (qui fut un prêtre, ne l'oublions pas), combien de grands esprits n'ont vécu que pour eux et que par eux, jusqu'à leur dernier souffle! Mais à une condition: l'enthousiasme, l'amour de la gloire; le sentiment que, dans son œuvre, on exprime la vie, la pensée, les aspirations d'une génération ou d'un peuple. Or n'est-ce pas ce qui nous manque le plus, à nous autres écrivains suisses? Nous n'avons pas le sens de l'action, ou du moins nous n'avons qu'un sens pervers de l'action littéraire, comme lorsque nous faisons des romans anti-alcooliques ou que nous écrivons des nouvelles en faveur des négrillons du Congo. Nous sommes trop modestes ou trop scrupuleux; nous craignons la discipline qui groupe et lance à l'assaut; nous sommes des „individualistes négatifs“; et, de l'idéalisme, nous n'avons guère que les maladies. Alors, qu'arrive-t-il? tous nos efforts ne servent qu'à intéresser les pensionnats, qu'à enrichir les catalogues de la librairie circulante Richard.

¹⁾ Voir *Wissen und Leben*, No du 15 Septembre (vol. IV, page 590) et No du 15 Octobre (V. 99).

Et la masse de la nation se passe de nous. La médiocrité qui nous caractérise est responsable de beaucoup d'erreurs.

Si j'étudie l'histoire littéraire de la Suisse romande du XIX^e siècle, je constate que nous avons eu des érudits, des philosophes, des archéologues, des „universitaires“, des romanciers, des rimeurs; mais, depuis Juste Olivier (qui est un écrivain de mince valeur mais qui avait au moins de l'enthousiasme et „de la tradition“), aucun génie véritable ou, pour compenser l'absence de génie, aucun mouvement d'ensemble, aucun „Sturm und Drang“. De la littérature populaire dans le mauvais sens du mot, et un „culte de la tradition“ consistant surtout dans la crainte du progrès. Et cela, juste à une époque de transformation économique et morale.

Dans les grandes nations littéraires comme la France, la tradition est si forte, si connue, si claire, qu'elle s'exprime naturellement, sans qu'il soit nécessaire d'y revenir sans cesse. Il n'en est point ainsi chez les petits peuples. Ceux-là ont plus que les autres besoin de cohésion, d'entente, de collaboration, de vigilance et de discipline. L'histoire littéraire du Danemark, de la Norvège, de la Hollande est singulièrement instructive. Regardez les Belges.

Mais comprenons bien ce que *tradition* veut dire: elle ne signifie point „penser et voir comme nos pères“; elle signifie *conscience*: conscience de soi-même, de son indépendance intellectuelle, du sol que l'on frappe du pied, de l'histoire de ce sol; mais surtout: *conscience* de l'évolution, du point de départ, qui est en arrière, du point d'arrivée, qui est en avant.

Notre histoire littéraire est mal connue, l'histoire de nos arts et de nos architectures est mal comprise, notre histoire tout court mal enseignée. La moitié des enlaidissements qui se commettent se font par erreur. Notre peuple perd ses mœurs parce qu'on ne l'a jamais clairement instruit sur ses mœurs mêmes, qu'on n'a pas su exalter en lui le sentiment de son individualité, de sa triple individualité *locale, cantonale, nationale*. On n'a exalté en lui qu'un mauvais chauvinisme: voyez les „chants patriotiques“ de nos écoles romandes. Mais on me dira: „Comment osez-vous parler de la sorte? et nos sociétés d'histoire, de traditions populaires, des beaux-arts, de développement!“ Précisément: nous avons trop de spécialistes, mais pas d'historiens, car je ne puis

nommer historiens des tribuns qui se servent du passé pour justifier leurs passions politiques. Nous nous livrons à un travail de taupe. Certes, les archéologues et les archivistes sont utiles. Je ne dis point que nous ne sommes pas renseignés: nous le sommes trop; ce que je déclare, c'est que nous ne savons pas employer *l'énergie active* qu'il y a, chez nous, dans un monument, dans la chronique d'un siècle, dans une légende.

Dans un sens, le „goût du Beau“ peut être aussi dangereux que le culte de la tradition. Le „goût du Beau“, c'est, à notre époque, la maladie ruskinienne; le „culte de la tradition“ consiste chez nous à bâtir des chalets dans la banlieue des villes.

Certes, nous aimons trop les étrangers. J'aime les Français, les Anglais, les Allemands, les Italiens; j'aime les hommes: je n'aime pas les étrangers. Il y a une nuance. Encore un hôtel bien bâti peut-il être un beau monument. Ce qui n'empêche que, le jour où, pour essayer de nouveaux canons, on prendra le Caux-palace pour cible, je m'enrôlerai dans l'artillerie. Et puis, il y a un singulier problème: au moment du „service mercenaire“ et de l'influence française, nous voyons, grâce à ce service et grâce à cette influence, l'architecture, le mobilier, la peinture, la décoration reflourir en Suisse, après un siècle de décadence. Sait-on assez que ces délicieux petits-mâîtres: Aberli, Lory, Koenig, Freudenberg, travaillaient pour les étrangers, et que leurs gravures aquarellées, leurs eaux-fortes remplaçaient les cartes-postales? Cela tient-il à ce que la „vieille Suisse“ avait une plus grande force d'assimilation que la nouvelle? à l'existence d'aristocraties polies, élégantes, cultivées? à l'héroïsme du métier militaire? à une solide éducation classique? à la présence des hommes nécessaires?

Le mal est en nous. Nous souffrons d'une démocratie hypertrophiée. Une majorité anonyme nous gouverne. Ce qui fait la force d'une nation, ce n'est pas sa liberté, sa richesse, sa constitution; c'est la conscience que chaque individu a de sa responsabilité personnelle. Nous n'avons plus, grâce à notre système politique, de vrais hommes d'Etat à notre tête: nous n'avons que des fonctionnaires.

Il y a encore d'autres causes. Par exemple celle-ci: notre prospérité est trop grande; rien, semble-t-il, ne nous menace;

nous vivons tranquilles et stagnants. Une bonne secousse nous ferait du bien: on verrait alors qu'il y a d'autres intérêts plus immédiats que les „intérêts économiques“. Quelle génération admirable que ces poètes-guerriers de l'Allemagne soulevée en 1813 contre Napoléon!

Mais aussi nous sommes envahis par les barbares. Ici, j'approuve la déclaration courageuse de M. Mentha: Certes, l'„industrie hôtelière“ nous fait beaucoup de mal; mais pas autant que notre „industrie pédagogique“. Nos universités sont trop nombreuses. Il en découle deux inconvénients graves: tout d'abord, la médiocrité des professeurs; ensuite, l'envahissement de nos écoles par des élèves étrangers, de provenance douteuse. Ces Slaves, ces Grecs, ces Américains du Sud, ces Orientaux sont de grands enfants mal civilisés; ils arrivent avec un mauvais goût de clinquant et de gros luxe, des philosophies nuageuses, des idées subversives, des maladies physiques et morales. Si nous étions assez forts pour leur imposer notre culture! mais non: ce sont eux qui font chez nous de la propagande, et laquelle, et comment! et l'anarchie gâte nos villes. Le „droit d'asile“ avait sa raison d'être à une époque de lutte pour la conquête de libertés essentielles: il est un danger aujourd'hui.

Mais est-ce que, moi aussi, je vais me mettre à récriminer? Non! Voici que je propose: Les réquisitoires sont entendus; je conclus et j'ordonne d'agir et de créer. C'est un dogme de notre démocratie que „le peuple est souverain“. Or, qui est-ce qui est „peuple“? celui-là qui n'est ni conseiller fédéral, ni député, ni fonctionnaire, ni politicien. Celui-là est souverain: qu'il agisse en maître! C'est ainsi qu'à l'exemple de nos écrivains et de nos penseurs du XVIII^e siècle, un architecte, un musicien, un peintre, un poète, un romancier, un historien, un critique peuvent agir chez nous, à l'heure actuelle, librement, sans compromis, sans contrainte. Je les convie tous à cette œuvre: cela vaut mieux que de discuter sans trêve et que de gémir sans succès. Donc, „bougeons-nous“, comme on dit au service. Notre avenir dépend d'un *acte de volonté*.

VINZEL s. ROLLE

G. de REYNOLD

